

LE
COEUR D'UNE MÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. XAVIER ET RICHARD LISTENER

Représentée à Paris,
sur le Théâtre du Gymnase des Enfants.



PARIS

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE, CLASSIQUE, ÉLÉMENTAIRE

DE CH. FOURAUT

47, rue Saint-André-des-Arts, 47

—
1861

PERSONNAGES



LE COMTE DE SURVILLIERS.	M. FÉLIX.
ERNESTINE, sa petite-fille.	M ^{lles} OLYMPE.
M ^{lle} PONCET, son institutrice.	ANNA.
CLOTILDE.	CLARA.
SIGNOLET, vacher.	M. POULET.

*La scène se passe dans un château, à vingt lieues
de Paris.*



LE

CŒUR D'UNE MÈRE

Le théâtre représente un salon élégant ouvert sur un jardin, porte au fond, portes latérales; sur le devant une table, fauteuils, chaises, etc.



SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, *puis* MADEMOISELLE PONCET.

CLOTILDE, *tenant un coffret entr'ouvert.*

Tandis que personne ne peut me surprendre, voyons.... O ciel! du bruit... on vient... et vite, et vite! cachons tout ce qui pourrait me compromettre...

MADemoiselle PONCET, *entrant.*

Je vous cherchais, Clotilde; mais je vous dérange...

CLOTILDE.

Que désirez-vous, mademoiselle ?

MADemoiselle PONCET.

Une explication franche avec vous... Clotilde, vous ne m'aimez pas, et cela me fait de la peine.

CLOTILDE.

Je n'ai pas de raisons pour vous haïr plus qu'une autre.

MADemoiselle PONCET.

Vous me voyez avec déplaisir institutrice dans cette maison... et je sais que vous engagez monsieur le comte de Survilliers à mettre mademoiselle Ernestine en pension.

CLOTILDE

Je n'ai pas de confiance dans certaines éduca-tions particulières.

AIR de l'Apothicaire.

L'instituteur fait de l'esprit,
Et son élève le débite;

A ses discours on applaudit,
 Et l'enfant croit à son mérite.
 Trompé par ses propres défauts,
 La vanité chez lui s'éveille,
 Car lorsqu'on n'a pas de rivaux,
 On est toujours une merveille.

MADEMOISELLE PONCET.

Mais vous n'êtes pas en état d'en juger.

CLOTILDE

Alors vous ne devez pas redouter mon influence
 près de mon maître.

MADEMOISELLE PONCET.

Trop souvent une mauvaise influence l'em-
 porte sur une bonne. M. le comte est vieux et n'a
 pas toujours sa tête... Écoutez-moi, mon en-
 fant, chacun fait son devoir comme il l'entend :
 vous êtes entrée ici bonne d'enfant ; peu à peu
 vous avez gagné la confiance de votre maître , et
 vous voilà aujourd'hui presque intendante dans
 le château : vous ai-je nui en rien tant que vous
 vous êtes renfermée dans vos attributions ? Non.
 Maintenant que gagnerez-vous à faire de moi

votre ennemie ?.... Songez-y bien, l'intrigue est un instrument qui renverse souvent celui qui s'en sert.

CLOTILDE.

Il ne tiendra pas à moi que vous n'en ayez bientôt la preuve.

MADemoiselle PONCET.

Nos devoirs peuvent se concilier avec nos intérêts à toutes deux.

CLOTILDE.

Peut-être... mais, quelque chose qui arrive, je ferai toujours mon devoir... Adieu. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MADemoiselle PONCET, *seule.*

Le caractère de cette femme est aussi bizarre que sa conduite... Ce coffret qu'elle cachait avec soin et qui semble renfermer un secret... cette jalousie contre toutes les personnes qui ont quel-

que influence sur M. le comte et sa petite-fille, tout me donne contre elle les plus étranges soupçons.

SCÈNE III.

SIGNOLET, MADEMOISELLE PONCET.

SIGNOLET.

Mam'zelle Poncet...

MADEMOISELLE PONCET.

Eh bien ?

SIGNOLET.

Vous êtes-ti là ?

MADEMOISELLE PONCET.

Tu le vois bien.

SIGNOLET.

C'est une lettre que v'là.

MADEMOISELLE PONCET.

Une lettre de mon frère ?

1.

SINGOLET.

Peut-être... Je gardais ce matin les vaches de la réserve du château, au taillis de la ferme... quand y m'a appelé et m'a dit : Tiens, porte ça à ma sœur; et elle te donnera quelque chose pour ta peine...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Bien vite j'ai pris mon galop,
 J' n'ai jamais tant couru d' ma vie;
 Près de vous j'arrive en un saut
 Comme un veau qui r'vient d' la prairie.
 Faut qu' vous soyez assurément
 Aussi généreus' que vous l'êtes,
 Pour que j' quitt' pour vous un moment
 Et mon pâturage et mes bêtes.

MADEMOISELLE PONCET.

Bien... vacher.

SINGOLET, *à part.*

Elle n'a pas compris. (*Haut.*) Il a dit : Elle te donnera quelque chose pour ta peine.

MADEMOISELLE PONCET.

Voyons un peu ce qu'il m'écrit...

SIGNOLET.

Vous dit-il de me donner quelque chose pour ma peine ?

MADemoiselle PONCET, *lisant à part.*

« Grande nouvelle, ma chère sœur : tout porte » à croire que cette Clotilde, ton ennemie, n'est » qu'une intrigante ; aujourd'hui même j'aurai » des preuves positives. D'après mes informa- » tions, elle n'est pas, comme elle le disait, veuve » d'un soldat mort à Waterloo, et personne, à » Besançon, ne connaît son nom ni celui de » son prétendu mari. » Je l'aurais parié !

SIGNOLET.

Plaît-il ?

MADemoiselle PONCET.

Je ne te parle pas.

SIGNOLET.

Excusez. (*A part.*) Je croyais qu'elle voulait me donner quelque chose pour ma peine.

MADemoiselle PONCET.

Il y a une réponse, attends-la. (*Elle écrit.*)

SIGNOLET, *à part.*

Je parierais deux sous qu'elle ne me donnera rien du tout pour ma peine, et j'aurai ben du mal à amasser de quoi avoir une paire de boucles d'oreilles, comme le neveu de monsieur le curé... C'est cependant ben joli des boucles d'oreilles pour un garçon.

MADemoiselle PONCET.

Signolet, tu vas porter cette lettre à la ferme.

SIGNOLET.

Et si vot' frère me donne quelque chose, faudra-t-il le recevoir?

MADemoiselle PONCET.

Sois tranquille, il ne te donnera rien.

SIGNOLET.

AIR d'Une Bonne Fortune.

Alors je lui dirai, mamzelle,
Qu' vous paierez la commission ;
Vous pouvez compter sur mon zèle,
J' vais accomplir ma mission.

MADemoiselle PONCET.

C'est manquer de délicatesse
Que de demander toujours...

SIGNOLET.

Mais...

Mamzell', si je demande sans cesse,
C'est que vous ne donnez jamais.

(Reprise.)

J'y cours; mais voici monsieur le comte.

MADemoiselle PONCET.

Mets la lettre dans ta poche, et va où je t'en-voie... (Il sort.) Ah! Clotilde! je vous ai offert la paix, vous avez voulu la guerre; votre obstination vous sera fatale... Ah! c'est vous, monsieur le comte... si matin!

SCÈNE IV.

LE COMTE, MADemoiselle PONCET.

LE COMTE.

Vraiment je ne me reconnais plus; il me semble que je rajeunis, ce printemps... Croiriez-

vous, mademoiselle Poncet, que j'ai fait plus de deux cents pas sans me reposer ? C'est une rude étape pour un vieux compagnon de Kléber.

MADemoiselle PONCET.

Asseyez-vous donc, monsieur le comte, vous devez être fatigué. Combien je suis heureuse, monsieur le comte, que le ciel vous conserve pour votre petite Ernestine !

LE COMTE.

La pauvre enfant n'a plus que moi sur la terre ; car sa mère est pour elle comme si elle n'existait pas.

MADemoiselle PONCET.

Depuis cinq ans, n'être pas venue voir son enfant !

LE COMTE.

Elle, venir chez moi ! je ne l'aurais pas souffert. Elle est cause que mon fils est mort avec ma malediction ; il l'avait épousée malgré ma défense... Je n'ai jamais vu et je ne verrai jamais cette fille de nobles ruinés et orgueilleux, qui aurait cru

trop honorer par son alliance un vieux soldat, comte par la grâce de Dieu et de son épée.

MADemoiselle PONCET.

Oh! son crime est impardonnable.

LE COMTE.

Du reste, nous sommes quittes; elle m'avait privé de mon enfant, je l'ai privée du sien... c'est une vengeance cruelle... et je m'en voudrais... sans l'indifférence coupable qu'elle a montrée pour Ernestine.

MADemoiselle PONCET.

Ne pensez plus à cette femme, monsieur le comte, cela vous fait mal.

LE COMTE.

Oui, et quand je souffre, tout le monde s'en ressent ici... Parlons de ma petite-fille.

MADemoiselle PONCET.

L'aimable enfant!... elle a un si excellent cœur, un si bon naturel! C'est vous absolument.

LE COMTE.

Mademoiselle Poncet, je n'aime pas les flatte-

ries stupides. Je suis bourru, grondeur; oh ! je me connais.

MADemoiselle PONCET.

Vous souffrez tant.

LE COMTE.

Eh ! je me porte mieux que vous... Je suis bourru, vous dis-je, c'est ma nature qui est ainsi. Au reste, ma petite-fille a aussi ses petits défauts... Vous me la gâtez.

MADemoiselle PONCET.

Je l'aime.

LE COMTE.

Elle est étourdie.

MADemoiselle PONCET.

A son âge, qui ne l'est pas ?

LE COMTE.

Curieuse.

MADemoiselle PONCET.

Curiosité sans indiscretion, pur enfantillage, désir de s'instruire.

LE COMTE.

Paresseuse, mais paresseuse comme un général en retraite.

MADemoiselle PONCET.

Mais non, elle sait toujours ses leçons.

LE COMTE.

Cependant Clotilde dit qu'elle ne les étudie jamais.

MADemoiselle PONCET.

Elle a tant de facilité, qu'elle les apprend sans les regarder.

LE COMTE.

Clotilde prétend, au contraire, qu'elle perd son temps, et elle voudrait que je la misse en pension.

MADemoiselle PONCET, *à part.*

En pension ! (*Haut.*) Consentiriez-vous donc à vous séparer d'elle ?

LE COMTE.

Mais... s'il le fallait...

MADemoiselle PONCET.

Avec une santé si délicate, y pensez-vous ?
Mais elle tomberait malade, la chère enfant.
Cette Clotilde a donc juré sa mort ?

LE COMTE.

Brisons là ; je sais ce que vous allez me dire...

MADemoiselle PONCET.

Si vous la connaissiez...

LE COMTE.

Eh ! je ne vous connais que trop toutes deux :
si vous ne l'aimez pas, elle vous le rend bien.

MADemoiselle PONCET.

Oh ! je le crois sans peine... Mais ce n'est
pas pour moi, c'est parce qu'elle hait votre pe-
tite Ernestine.

LE COMTE.

Ah ! morbleu ! mademoiselle, c'est une ca-
lornie. Clotilde haïr ma petite-fille ! moi qui
l'ai vue l'hiver dernier, pendant sa maladie, la
comblant des soins les plus touchants, et passer
vingt nuits au chevet de son lit !

MADemoiselle PONCET.

Elle connaissait votre générosité, et savait bien qu'elle n'avait pas affaire à un ingrat.

LE COMTE.

C'est ce qui vous trompe encore ; car, lorsque j'ai voulu la récompenser, elle a paru blessée de mes offres, et ses larmes ont coulé comme si j'eusse voulu la chasser.

MADemoiselle PONCET.

Ah!... Et...?

LE COMTE.

Elle a refusé.

MADemoiselle PONCET.

Pour avoir davantage ; pure comédie...

LE COMTE.

Ah ! encore, mademoiselle Poncet ? je vous l'ai dit vingt fois : cette petite guerre à coups d'épingle me fatigue, je l'ai signifié à Clotilde ; arrangez-vous, querellez-vous, arrachez - vous les yeux, mais que je n'en voie rien.

AIR de *Marianne*.

J'ai fait assez longtemps la guerre,
 Je veux avoir la paix chez moi;
 Quand j'ai dompté toute la terre,
 Ici me fera-t-on la loi ?

Russes, Cosaques,
 Tournaient casaques,
 Tremblaient de peur,
 Redoutant ma fureur;

Fiers, intrépides,
 Aux Pyramides,
 J'ai fait pâlir

Les Nègres d'Aboukir.

Enfin, devant nos oriflammes
 J'ai vu trembler de vieux soldats,
 Et je ne pourrai mettre au pas
 Deux *diablasses* de femmes! (*bis.*)

MADEMOISELLE PONCET.

Mais, monsieur, vous ne voulez pas m'écouter; je pourrais vous apprendre...

LE COMTE.

Eh! je suis trop vieux pour rien apprendre; gardez vos leçons pour ma petite-fille.

MADEMOISELLE PONCET.

Justement, la voici.

SCÈNE V.

ERNESTINE, LE COMTE, MADEMOISELLE
PONCET.

ERNESTINE.

Bonjour, bon-papa.

MADemoISELLE PONCET.

Voyez comme elle est gentille; elle vient
d'elle-même prendre sa leçon.

ERNESTINE, *à part.*

Si j'avais su cela!...

LE COMTE.

Comme elle a chaud!

ERNESTINE.

C'est que j'ai couru après des petits rossi-
gnols, dans le parc.

LE COMTE.

Et il paraît qu'ils ont couru plus vite que toi.

ERNESTINE.

S'ils m'ont échappé, c'est la faute de ce petit maladroit de Signolet, qui m'a demandé trois sous pour monter dans un buisson d'aubépine, et qui s'est laissé tomber, le nid vide à la main; il a même déchiré sa veste.

LE COMTE.

Allons, je vous laisse, car il est déjà bien tard, pour commencer à étudier.

MADemoiselle PONCET.

La leçon d'hier avait été longue, et j'aurais craint de la fatiguer.

ERNESTINE, *à part.*

La leçon d'hier! je n'en ai pas pris.

LE COMTE.

Moi, je vais lire mon journal. Adieu; sois studieuse, et surtout tâche de réparer le temps perdu. Contentée bien mademoiselle Poncet.

ERNESTINE, *à part.*

Cela n'est pas difficile... Clotilde a bien tort de dire qu'elle ne m'aime pas. (*Le comte sort.*)

SCÈNE VI.

MADemoiselle PONCET, ERNESTINE.

MADemoiselle PONCET.

Voyons, ma chère amie, allons-nous étudier ce matin?

ERNESTINE.

Comme il vous plaira.

MADemoiselle PONCET.

Voulez-vous un peu de géographie?

ERNESTINE.

Je ne veux pas voyager aujourd'hui; j'ai déjà couru, et je suis fatiguée.

MADemoiselle PONCET.

Vous êtes charmante... Ce mot vaut mieux que toute une leçon... Préférez-vous l'histoire?

ERNESTINE.

L'histoire... ah! bah! ce sont des contes.

MADEMOISELLE PONCET.

De l'écriture?...

ERNESTINE.

L'écriture... hem...

MADEMOISELLE PONCET.

Le calcul?...

ERNESTINE.

Le calcul... non; toute réflexion faite, donnez-moi une leçon de corde.

MADEMOISELLE PONCET.

Comment! vous voulez...?

ERNESTINE.

Sautez pour moi, vous êtes si complaisante!

MADEMOISELLE PONCET.

A la condition que vous m'aimerez plus que Clotilde?

ERNESTINE.

Tenez, voici la corde.

AIR : *Jarrose.*

Bien vite, *(ter)*

A bien sauter le plaisir vous invite ;
Pour la jeunesse assurément,
La corde est un plaisir charmant.

MADemoiselle PONCET, *en sautant.*

J'obéis à votre caprice,
Et fais tout pour votre plaisir.

ERNESTINE.

Ce jeu donne de l'exercice,
Et l'on prétend qu'il fait grandir.

Bien vite, *tc.*

(Clotilde entre, et reste un moment au fond du théâtre.)

SCÈNE VII.

CLOTILDE, ERNESTINE, MADemoiselle
PONCET.

CLOTILDE.

A merveille, mademoiselle Poncet ! je félicite mademoiselle Ernestine du plaisir qu'elle prend aux leçons que vous lui donnez.

ERNESTINE.

Mais, ma bonne...

MADemoiselle PONCET.

Je trouve étrange que vous espionniez sans cesse, et que vous prétendiez empêcher cette enfant de prendre un moment de récréation.

CLOTILDE.

En effet, c'est la seule chose que je pourrais l'empêcher de prendre à votre école; car du matin au soir...

MADemoiselle PONCET.

C'est ce qui vous trompe: nous venons de prendre notre leçon, et mademoiselle a parfaitement répondu; n'est-il pas vrai, mon ange?

ERNESTINE.

Si vous êtes contente de moi...

CLOTILDE.

Et quelle leçon?

MADemoiselle PONCET.

Une leçon de géographie; en douteriez-vous?

CLOTILDE.

Je n'en saurais douter... je suis sûre du contraire; car cette carte d'Europe, indispensable

à la leçon, est depuis trois jours dans ma chambre, et je vous l'apportais.

MADEMOISELLE PONCET.

Ah ! c'est passer les bornes de l'impertinence ! Je pourrais mépriser vos paroles, s'il ne s'agissait que de moi ; mais je dois, dans l'intérêt de mon élève, mettre fin à cette obsession et la délivrer d'une malveillance intolérable : je vais trouver monsieur le comte, et nous verrons si vous saurez expliquer devant lui le mystère de votre conduite avec autant d'avantage que vous savez noircir les actions des autres.

CLOTILDE.

Que prétendez-vous dire ?

MADEMOISELLE PONCET.

Vous le saurez plus tôt que vous ne le voudrez. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

CLOTILDE, ERNESTINE.

CLOTILDE, *à part.*

Grand Dieu ! si elle savait !... serait-elle ca-

pable...? Je dois tout craindre de cette femme.
(A Ernestine.) Eh bien! mademoiselle, vous boudez ?

ERNESTINE, *jetant sa corde.*

C'est ennuyeux; quand je joue, vous me dérangez toujours... c'était bon quand je n'étais qu'une enfant.

CLOTILDE.

Oui, à présent que vous êtes grande, il vous est donc permis d'être paresseuse ?

ERNESTINE.

Vous n'aimez pas à me voir heureuse, vous, Clotilde; ah! mademoiselle Poncet a bien raison!

CLOTILDE.

Quoi! mademoiselle Ernestine, c'est à moi que vous parlez ainsi, à moi qui vous chéris à l'égal de votre mère ?

ERNESTINE, *étourdiment.*

Justement, on m'a dit qu'elle ne m'a jamais aimée, ma mère.

CLOTILDE.

Ciel ! et qui a pu vous parler de la sorte ? serait-ce monsieur le comte ?

ERNESTINE.

Bon-papa, oh ! non... Seulement, quand j'ai voulu lui parler de ma mère, il a répondu qu'elle était morte.

CLOTILDE, *à part.*

Morte ! oh ! mon Dieu, ils ont tout employé pour me faire oublier. (*A Ernestine.*) Pauvre enfant !... vous ne vous rappelez donc pas votre mère ?...

ERNESTINE.

Oh ! si, pourtant... mais je ne la reconnaîtrais pas ; j'étais trop petite... Seulement, je me souviens qu'un jour, il y a bien longtemps... j'étais sur ses genoux ; un officier entra dans la chambre avec une lettre : maman, après avoir lu, me serra dans ses bras en pleurant, et en me disant que je n'avais plus de père... Le lendemain, on m'habilla tout en noir, et deux do-

2.

mestiques de bon-papa vinrent me prendre et m'emmenèrent au château; depuis, je n'ai jamais revu ma mère.

CLOTILDE, *à part.*

Ils ont profité de ce moment de douleur pour l'arracher de mes bras.

ERNESTINE.

Mais vous pleurez; vous l'avez donc connue, ma mère?

CLOTILDE.

Oui, ma bonne petite, j'étais sa meilleure amie; elle n'était pas méchante comme on vous l'a représentée.

ERNESTINE.

Alors, pourquoi m'a-t-elle abandonnée?

CLOTILDE.

C'est qu'elle était pauvre, entendez - vous, mon enfant, et qu'avec elle vous seriez restée pauvre. Elle a mieux aimé vivre dans une situation pour laquelle elle n'était pas née, et

souffrir seule, que de vous voir partager sa triste position et son indigence.

AIR de *Renaud de Montauban.*

Depuis l'instant qu'elle vous mit au jour,
Votre avenir fut sa seule pensée;
A votre sort immolant son amour,
C'est par amour qu'elle vous a laissée.
La pauvre mère, hélas! au fond du cœur,
Loin de vous souffre une douleur affreuse;
Mais dans sa peine elle est encore heureuse
En songeant à votre bonheur. (*Bis.*)

ERNESTINE.

Mais puisqu'elle existe, pourquoi ne vient-elle pas?

CLOTILDE.

Pourquoi?... Oh! si cela ne dépendait que d'elle! Mais monsieur le comte la ferait chasser par ses valets si elle osait se présenter à la grille du château.

ERNESTINE.

Il est donc méchant, grand-papa?

CLOTILDE.

Non, mon enfant, mais il a été trompé par des méchants.

ERNESTINE.

Cependant il m'aime, et si je le priais...

CLOTILDE.

Oh! gardez-vous-en bien: s'il savait ce que je viens de vous dire, il me chasserait aussi.

ERNESTINE.

Oh! soyez tranquille, bonne Clotilde, je me tairai; mais à la condition que vous me parlerez souvent de ma mère... quand nous serons seules.

CLOTILDE, *l'embrassant.*

Oh! toujours, toujours!

SCÈNE IX.

MADemoiselle PONCET, CLOTILDE,
ERNESTINE.

MADemoiselle PONCET.

Bien ! ne perdez pas de temps, cherchez à gagner cette enfant, engagez-la à me désobéir !

CLOTILDE.

Mademoiselle, fasse le ciel qu'elle ne reçoive jamais de conseils ni d'exemples plus dangereux que les miens !

MADemoiselle PONCET.

C'est ce que vous pourrez dire à monsieur le comte de Survilliers, qui a des explications à vous demander ; allez le trouver.

CLOTILDE.

Ernestine, songez à ce que vous m'avez promis.

MADemoiselle PONCET, à *Ernestine*.

Mademoiselle !

SCÈNE X.

MADEMOISELLE PONCET, ERNESTINE.

MADEMOISELLE PONCET.

Eh bien ! il paraît qu'en mon absence cette Clotilde vous a tenu des discours bien touchants : vous semblez tout émue.

ERNESTINE.

Oui, et à l'avenir je ne veux plus tromper mon bon-papa ; Clotilde me l'a bien dit : vous êtes trop indulgente pour moi.

MADEMOISELLE PONCET.

Mademoiselle, je sais ce que me commande mon devoir, et je n'ai que faire des remontrances de votre servante.

ERNESTINE.

Servante!... Ah ! mademoiselle, si vous connaissiez son attachement pour moi, si je vous disais qu'elle est la meilleure amie de ma mère!

MADEMOISELLE PONCET.

De votre mère!

ERNESTINE.

Mais il ne faut pas le dire à grand-papa : il la chasserait.

MADEMOISELLE PONCET.

AIR : *Pardonnez mon étourderie.*

Dites tout à votre grand-père,
Mon enfant, dans votre intérêt;
Je ne promets pas de me taire
Si vous gardez un tel secret.

ERNESTINE.

Je vous démentirai, madame,
Si vous éveillez ses soupçons.

MADEMOISELLE PONCET.

Ce serait un mensonge infâme.

ERNESTINE.

Je profite de vos leçons. (*Bis.*)

Mais je ne m'en tiendrai pas là; je ne vous aimerai plus, et je prierai bon-papa de me mettre en pension.

MADemoiselle PONCET, *à part*.

En pension ! (*Haut.*) Mais, ma chère Ernestine, ne voyez-vous pas que c'est une ruse de cette femme pour gagner votre confiance ? Votre mère, vous le savez, depuis la mort de votre père ne s'est nullement occupée de vous ; elle s'est sans doute remariée... peut-être même d'autres enfants vous ont-ils remplacée dans son affection.

ERNESTINE.

Quoi ! vous pensez que maman aurait une autre petite fille ? et Clotilde a fait un mensonge ?... Qui donc croire ?

MADemoiselle PONCET.

Moi, mon enfant, qui vous aime plus que tout au monde : apprenez que cette Clotilde est une aventurière qui s'est introduite ici sous un faux nom, que je suis sur la trace de sa vie passée, et que le récit de ses malheurs n'est qu'un tissu d'impostures.

ERNESTINE.

Quoi ?...

MADemoiselle PONCET.

Vous avez sans doute remarqué un petit coffre qu'elle ferme avec un soin tout particulier, et qu'elle cache au fond de son armoire?

ERNESTINE.

Ah ! oui, je sais ce que vous voulez dire : je lui ai demandé ce qu'il contenait, et elle m'a répondu que cela ne regardait pas les petites demoiselles.

MADemoiselle PONCET.

Et vous vous êtes contentée de cette réponse?

ERNESTINE.

Il l'a bien fallu.

MADemoiselle PONCET.

A votre âge j'en aurais eu le cœur net, et je me serais vengée en apprenant ce secret.

ERNESTINE.

Ce secret démentirait peut-être vos soupçons.

MADemoiselle PONCET.

Je parierais le contraire.

ERNESTINE.

Si je voulais, je pourrais vous le prouver, car je sais bien où elle pose sa clef.

MADemoiselle PONCET.

Personne plus que moi ne le désire... mais j'en doute.

ERNESTINE.

Eh bien ! puisqu'il n'y a que ce moyen, nous saurons la vérité.

(Elle sort vivement.)

SCÈNE XI.

MADemoiselle PONCET, *seule*.

C'en est fait, Clotilde ne peut plus échapper à sa perte.

SCÈNE XII.

MADemoiselle PONCET, SIGNOLET.

SIGNOLET.

C'est encore moi, mademoiselle, me rev'là.

MADemoiselle PONCET.

Quoi ! déjà de retour ! et ma commission, tu ne l'as donc pas faite ?

SIGNOLET.

Au contraire.

MADemoiselle PONCET.

Et mon frère ne t'a rien donné ?...

SIGNOLET.

Pour ma peine ?...

MADemoiselle PONCET.

Mais non... pour moi.

SIGNOLET.

Ah ! il a été joliment étonné en recevant votre lettre. Il disait comme ça : Elle a donc perdu la tête, ma sœur ? et puis il a fini par rire... Faut qu' Jean Bonnot ait fait quelque farce.

MADemoiselle PONCET.

Jean Bonnot ?

SIGNOLET.

C'est pas ça que j' veux dire... je parle d'un

nommé Jean Bonnot avec quoi j'ai déjeuné... je m'entends...

MADemoiselle PONCET.

Mais mon frère, que t'a-t-il dit?

SIGNOLET.

Votre frère... il ne m'a rien dit du tout; mais il vient pour vous demander si vous êtes folle, qui dit, sauf votre respect; et il est descendu à la réserve pour y remiser sa carriole.

MADemoiselle PONCET.

Je vais le trouver, car je ne comprends rien à ton galimatias.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

SIGNOLET, puis ERNESTINE.

SIGNOLET.

C'est ce qu'il faut; j'ai fait là tout de même une fameuse malice!... Dieu! quelle volée si l'on s'en doutait! mais il n'y a pas de danger. J'en

ai pas l'air, mais je suis futé, très-futé... je suis le plus futé de tous les vachers du pays.

ERNESTINE, *entrant avec le coffret.*

Ciel ! Signolet !

SIGNOLET.

Ah ! mademoiselle Ernestine, vous ne savez pas le tour qui m'est arrivé en poursuivant les rossignols ?

ERNESTINE.

Non.

SIGNOLET.

J'ai perdu ma poche.

ERNESTINE.

Voyons. (*Tandis qu'il se retourne, Ernestine cache le coffret.*)

SIGNOLET.

J'avais une lettre dedans...

ERNESTINE.

Une lettre ! qu'est-ce que cela me fait ?

SIGNOLET.

Oui, la lettre de mademoiselle Poncet... dont je viens de rendre la réponse, et que j'avais perdue... c'est le comble de l'astuce... Voilà que je pleurais parce que j'étais désolé... connaissez-vous Jean Bonnot, le garçon du maréchalferrant, un ancien tambour-major, un grand noir, avec une pipe et un nez rouge; v'là qui m' rencontre et qu'y m' dit avec son air.... Qu'est que t' as donc, Signolet? Ça n' vous regarde pas, mon cousin, que j' lui dis poliment. Ah! qu'y m' dit, c'est ainsi que tu réponds à tes parents; dis-moi qu'est-ce que t' as, pour que je te console, sinon je t'allonge les oreilles d'un pied z et demi.

ERNESTINE.

Est-ce qu'on ne t'appelle pas?

SIGNOLET.

Non; d'ailleurs, j'attends mademoiselle Poncet, qui doit m' donner quelque chose... Te voilà bien embarrassé, continue Jean Bonnot, pour une lettre; veux-tu me payer un petit

verre, et je t'en ferai une, deux, trois, tant que tu voudras? Alors il m'emmène au cabaret de la Patte-d'Oie, et zig zag, en quatre coups d' plume il m'a refait une lettre absolument pareille à celle que j'avais perdue... c'est qu'on aurait juré la même.

ERNESTINE.

Tu savais donc ce qu'il y avait dedans?

SIGNOLET.

Moi, jamais... je ne sais pas même *appeler* mes lettres; mais mon cousin Jean Bonnot sait peut-être ben ce qu'on met dans une lettre; son parrain est gabelou... c'est un savant.

ERNESTINE.

Mais j'y pense... ta poche, tu l'auras sans doute perdue dans les buissons d'aubépine où tu as déniché des rossignols.

SIGNOLET.

Au fait... mais *mutus*, comme dit le maître d'école. N'en dites rien à personne, je vous en prie. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

ERNESTINE, seule.

Enfin, il est parti. (*Elle pose le coffret sur la table.*) Voyons maintenant ce grand secret... Je tremble!... si l'on me voyait... ce que je vais faire est peut-être mal, très-mal... (*Elle ouvre le coffret.*) Ah! un portefeuille... des lettres... (*Elle regarde les souscriptions.*) Madame de Survilliers... le nom de ma mère! si j'osais... oui... (*Elle déploie la lettre, un portrait en tombe.*) Un portrait! (*Elle le ramasse précipitamment.*) C'est une jolie femme et un enfant!... oh! la jolie petite fille!... elle est dans les bras de sa mère, sans doute, qui la regarde en souriant... C'est singulier... ces traits... il me semble que je les connais; mais où donc ai-je vu...? ah! la lettre m'expliquera peut-être... (*Elle regarde la signature.*) « Le colonel de Survilliers! » Elle est de mon père.... Lisons :

« C'est du champ de bataille de Waterloo que
» je t'écris pour la dernière fois. » C'est à ma
mère qu'il écrivait!... « Blessé à mort, sous les
» yeux mêmes de l'empereur, je rassemble tout
» ce qui me reste de force pour te dire un der-
» nier adieu, et te renvoyer ce souvenir, qui
» ne devait me quitter qu'avec la vie, l'image
» adorée de notre enfant et la tienne. » Quoi!
c'est mon portrait et celui de ma mère! C'est
ma mère! (*Elle le porte à ses lèvres.*) Ma bonne
mère, que je t'embrasse encore... Comme elle
sourit en me regardant! comme elle paraît heu-
reuse!... pauvre mère!... Cet air de bonté...
ces traits pleins de douceur... ces yeux remplis
de tendresse, mais je les ai vus depuis... de-
puis peu... il me semble que je les vois tous les
jours... O ciel! je ne me trompe pas... Clo-
tilde!... (*Elle embrasse le portrait.*) Clotilde!...
ce portrait, ces lettres entre ses mains, sa ten-
dresse pour moi... oui, oui, Clotilde est ma
mère... Ah! maintenant je pourrai convaincre
mademoiselle Poncet... courons... On vient:
c'est Clotilde... ma mère!...

SCÈNE XV.

CLOTILDE, ERNESTINE.

ERNESTINE, à part.

AIR de la Lectrice.

Oui, c'est bien ma mère;
 Son regard sur moi,
 Dans mon cœur opère
 Un bien doux émoi.

CLOTILDE, à part.

Dois-je, hélas! lui taire
 "La sévère loi
 Qui cause à sa mère
 Un cruel effroi?"

Ernestine! pauvre enfant! comment lui
 dire?....

ERNESTINE.

Eh quoi! vous semblez affligée : qu'avez-vous
 donc?

CLOTILDE.

Hélas! ma chère Ernestine, je vous aime, et
 bientôt peut-être il faudra vous quitter.

ERNESTINE.

Me quitter? vous!....

CLOTILDE.

Monsieur le comte l'exige!

ERNESTINE.

Mon bon-papa?...

CLOTILDE.

Il a mis ma place ici au prix d'un secret que je ne puis lui révéler... et demain... ce soir peut-être, je serai chassée...

ERNESTINE.

Chassée! vous! oh! chassée comme une servante! Me séparer de vous... oh! cela ne sera pas....

CLOTILDE.

Que dites-vous?

ERNESTINE.

Je dis que je vous connais, maintenant; que je sais qui vous êtes; enfin que je vous aime...

CLOTILDE.

Quoi, mon enfant?

ERNESTINE.

Oh ! oui, votre enfant ; et si je l'ignorais en ce moment, votre émotion, la tendresse de vos regards, suffiraient pour m'apprendre que vous êtes ma mère.

CLOTILDE.

Moi !

ERNESTINE.

Oh ! ne retardez pas plus longtemps mon bonheur, ma mère ; ma mère ! appelez-moi votre enfant !

CLOTILDE.

Oh ! je ne saurais résister plus longtemps....
ma fille ! mon Ernestine !

(Elle l'embrasse.)

ERNESTINE.

Encore !... encore !... ma bonne mère.

(Elles se tiennent embrassées.)

CLOTILDE.

Oh ! mon Dieu, vous pouvez me faire mourir maintenant ; vous ne saurez jamais me rendre plus heureuse !

ERNESTINE.

Oh ! vous le serez toujours à l'avenir... car je ne vous quitterai jamais... ma bonne mère !...

CLOTILDE.

Hélas ! mon enfant, c'est impossible : pour le bonheur de ton avenir, tu dois rester auprès de ton grand-père ; moi, je suis sans fortune ; auprès de moi tu ne trouverais qu'indigence et malheur.

ERNESTINE.

Mais nous resterons ensemble, et je serai heureuse.

CLOTILDE.

Ma fille, ne te flatte pas de cette espérance... le comte sera inexorable.

ERNESTINE.

Alors, maman, s'il en était ainsi, je quitte-

rais le château et la fortune qui m'attend, pour partager ton sort, à toi qui as tant fait de sacrifices pour ton enfant.

CLOTILDE.

Eh quoi ! tu abandonnerais ton vieux père, tu payerais ses bontés par de l'ingratitude ? Songe, ma fille, que ta présence seule le console de la mort de ton père, et que ton départ le tuerait.

ERNESTINE.

Que vous êtes bonne !... mais alors laissez-moi tenter une démarche auprès de lui : quand il vous connaîtra, il vous aimera, j'en suis sûre.

CLOTILDE.

Non, ma fille... ton amour pour ta malheureuse mère t'entraînerait dans sa ruine... M. le comte me connaît ; il sait positivement qui je suis... et s'il exige aujourd'hui que je lui apprenne mon véritable nom... c'est qu'il veut me contraindre à me retirer de moi-même ; sa délicatesse se refuse à me chasser.

ERNESTINE.

Mais qui peut vous faire supposer qu'il connaît votre secret?

CLOTILDE.

Toutes les preuves qui pouvaient me trahir étaient soigneusement cachées... Une main ennemie, sans doute, les lui a livrées... car elles ont disparu avec le coffret...

ERNESTINE.

Le coffret... que dites-vous?... Ne craignez rien.

CLOTILDE.

Comment?

ERNESTINE.

Oh! j'avais tout oublié tout à l'heure... ce coffret, le voici; et personne, autre que moi, ne connaît ce qu'il contient.

CLOTILDE.

Il se pourrait?

AIR : *Dans un Castel.*

Et quoi! ma fille, en ce jour, ton grand-père
 N'aurait encor que de faibles soupçons,
 Et je pourrais, toujours heureuse et fière,
 Te prodiguer mes soins et mes leçons ?
 Merci, mon Dieu! dans ta bonté j'espère!
 Toi seul connais mon cœur et mon tourment;
 Ah! prends pitié des malheurs d'une mère
 Dont le seul crime est d'aimer son enfant.

Mais ce coffret, ma fille, comment se trouve-
 t-il entre tes mains?

ERNESTINE.

Hélas! que je dois rougir de ma coupable cu-
 riosité!... mais... je ne me suis emparée de votre
 clef que pour détruire les odieux soupçons de
 mademoiselle Poncet.

CLOTILDE.

La malheureuse faisait de ma fille un espion
 pour me perdre!

ERNESTINE.

Et, toute joyeuse de pouvoir vous justifier,
 j'allais tout lui dire quand vous êtes entrée. Je
 cours lui parler.

CLOTILDE.

Non, mon enfant, ton inexpérience te trahirait ; je vais remettre ce coffret en lieu sûr... je ne te demande qu'une entière discrétion.... On vient, adieu.

ERNESTINE.

Adieu, ma bonne mère.... (*Seule.*) Oh! s'il était un moyen de la sauver!

SCÈNE XVI.

SIGNOLET, ERNESTINE.

SIGNOLET.

Mamzelle Ernestine, mamzelle Ernestine, vous m'avez donné une fameuse idée, allez ; j'ai retrouvé ma poche, avec la lettre qu'était dedans.... Voulez-vous me la lire?

ERNESTINE.

Une pareille indiscrétion! rompre le cachet d'une lettre!...

SIGNOLET.

S'il n'y a que ça qui vous retient, tenez. (*Il ouvre la lettre.*)

ERNESTINE.

Comment, tu te permets d'ouvrir ainsi une lettre qui ne t'appartient pas ?

SIGNOLET.

Par exemple... est-ce qu'elle n'est pas à moi... puisque j'en ai fait faire une autre à mes frais... pour les trois sous que vous m'avez donnés... Et puis, d'ailleurs, quand je saurais ce qu'il y a dedans ? je veux m'en servir.

ERNESTINE.

T'en servir ?

SIGNOLET.

Dam ! quand j'ai quitté not' village, ma mère m'a dit comme ça : Signolet, mon fieu, tu m'envoyeras une lettre... Eh ben ! j' vas lui envoyer celle-là.

ERNESTINE.

Mais ce n'est pas la même chose ; et ce que tu as de mieux à faire c'est de la reporter à mademoiselle Poncet.

SIGNOLET.

Plus souvent... afin qu'elle me tire les oreilles

pour ma peine... Mais je connais ici quelqu'un de complaisant et d'instruit qui m'estime et qui me considère... Jean Bonnot... il me dira bien si je peux l'envoyer à ma mère, et il me raccommodera ma poche par-dessus le marché, pour la peine... Au plaisir. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

LE COMTE, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Ce pauvre garçon, il ignore les suites d'une indiscretion; il n'est pas coupable, lui... comme je viens de l'être.

LE COMTE, *entrant avec un portefeuille.*

Ah! c'est heureux, mon enfant, je te cherchais.

ERNESTINE.

Moi! mon bon-papa? et pourquoi donc?

LE COMTE.

Pour te charger d'une mission sérieuse, et dont je te crois capable, malgré ta jeunesse...

Je connais la bonté de ton cœur, et je veux que tu fasses en mon nom un acte de reconnaissance.

ERNESTINE.

Oh! mon papa, que vous êtes bon !...

LE COMTE.

Il s'agit de Clotilde.

ERNESTINE.

Clotilde !...

LE COMTE.

Depuis trois ans qu'elle est entrée à mon service, je n'ai eu qu'à me louer de son zèle et de son attachement pour toi.

ERNESTINE.

Oh! c'est bien vrai, mon papa!

LE COMTE.

Prends ce portefeuille; il contient une récompense méritée de ses soins; tu le lui remettras, et tu lui diras, de ma part, que je respecte ses secrets, mais que je ne puis la garder plus longtemps ici.

ERNESTINE.

Quoi!... c'est pour cela?... Vous voulez renvoyer Clotilde? elle... ma Clotilde?...

LE COMTE.

Mon enfant, il me faut choisir entre elle et mademoiselle Poncet, ton institutrice.

ERNESTINE.

Et... vous balancez?

LE COMTE.

Mon Ernestine, ton instruction avant tout...

AIR d'*Aristippe*.

Ah! je le sens, hélas! ton bon grand-père,
 Ma pauvre enfant, doit te quitter bientôt;
 Vieilli par l'âge, ainsi que par la guerre,
 Ses vieux soldats l'attendent tous là-haut.
 Mes vieux soldats m'attendent tous là-haut!

Au moment de quitter la terre,
 Je verrais la mort sans effroi
 Si je pouvais, à défaut de ta mère,
 Laisser quelqu'un qui t'aime autant que moi.

Il est nécessaire que je connaisse parfaitement les personnes chargées de veiller sur ta jeunesse... malheureusement, la position de Clotilde n'est pas franche, tout est mystère en

elle, et si je voulais ajouter foi aux rapports de mon régisseur, du frère de mademoiselle Poncet.

ERNESTINE.

Oh! ne le croyez pas, mon bon-papa... car elle est digne, à tous égards, de votre confiance.

LE COMTE.

Tu le crois?

ERNESTINE.

J'en suis sûre... Oh! si vous la connaissiez comme moi!

LE COMTE.

Que veux-tu dire?

ERNESTINE.

Je dis... je dis que trois ans de dévouement sont suffisants pour attester sa bonté.

LE COMTE.

Sans doute... aussi je ne la congédie pas comme domestique indigne... et ce portefeuille...

ERNESTINE.

Oh ! elle le refusera, et je ne le lui proposerai pas.

LE COMTE.

Ce serait une fierté déplacée dans sa position.

ERNESTINE.

Sa position... prétendez-vous donc la traiter comme une servante ordinaire ?

LE COMTE.

Ernestine !... (*A part.*) Elle a un cœur excellent.

ERNESTINE.

Est-ce avec de l'argent qu'on paye des services tels que les siens ? Et vous croyez encore être généreux envers elle !

LE COMTE, *à part.*

Elle vaut mieux que moi. (*Haut.*) Mademoiselle, taisez-vous.

ERNESTINE.

Non, mon papa, je parlerai. Vous la chassez

parce qu'elle m'aime... eh bien!... vous me chasserez aussi.

LE COMTE.

Malheureuse enfant! qu'oses-tu dire? Elle sortira.

ERNESTINE.

Mais, écoutez-moi... mon bon-papa; si vous saviez...

LE COMTE.

Elle sortira, vous dis-je. Ah! je le vois maintenant, mademoiselle Poncet ne se trompait pas : cette femme est plus dangereuse que je ne le croyais.

ERNESTINE.

Eh bien! puisqu'il faut tout vous dire, apprenez que Clotilde, cette infortunée que vous chassez... (*l'apercevant*) la voici. (*Elle court se jeter dans ses bras.*)

SCÈNE XVIII.

CLOTILDE, LE COMTE, ERNESTINE.

CLOTILDE.

Qu'avez-vous donc ? (*bas*) votre émotion ! va vous trahir...

LE COMTE.

Ah ! vous arrivez à propos... Clotilde... Votre opiniâtreté à me cacher votre véritable nom m'oblige à prendre un parti décisif à votre égard : ce soir vous quitterez le château.

ERNESTINE.

C'en est donc fait !

CLOTILDE.

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Mais je n'ai pas oublié vos services ; prenez ce portefeuille.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, SIGNOLET.

SIGNOLET.

Ah! monsieur le comte, vous voilà enfin; je vous apporte une lettre qui vous fera plaisir.

ERNESTINE.

La lettre de mademoiselle Poncet?

LE COMTE.

Elle est adressée au régisseur de mes terres.

SIGNOLET.

Oui, ce sont des compliments pour toute la famille, à ce que m'a dit Jean Bonnot, qui l'a lue.

LE COMTE, *lisant*.

« Mon cher frère, je reçois à l'instant ta lettre »
» par ce petit nigaud de Signolet... »

SIGNOLET.

Ah! monsieur le comte... c'est pas vrai.

LE COMTE.

Silence! drôle... « A l'avenir ne confie plus

» tes lettres à ce vacher, que je ferai chasser à
» la première occasion, pour son impertinence
» et son indiscrétion. » Eh bien, qu'est-ce que
ça me fait à moi ?

SIGNOLET.

Mais ça me fait beaucoup à moi...

LE COMTE.

Te tairas-tu?... « Cette odieuse Clotilde...
» est sur le point de triompher ; si je quitte ce
» château... adieu toutes nos espérances de for-
» tune. » Ah ! ah ! « La régie des biens de ma
» petite sotte d'élève passera dans d'autres
» mains que les tiennes, et j'aurai travaillé
» inutilement à en faire une ignorante... »

ERNESTINE.

Par exemple !

LE COMTE, à *Ernestine*.

Ah ! c'est de vous qu'il s'agit, mauvaise tête.
« Car le comte est un vieux radoteur, » Hein !
« bourru, grondeur, qui n'a plus sa tête à lui,
« et avec qui il devient chaque jour plus facile

» de faire sa maison... » Signé : « Angélique Poncet. » Angélique Poncet!

CLOTILDE.

Quelle horreur !

SIGNOLET.

Il paraît que tout le monde a son paquet.

LE COMTE.

Drôle, va chercher mademoiselle Poncet, et ne lui parle de rien.

SIGNOLET.

Ah ! j'y cours... ce sera plus curieux.

(Il sort.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ SIGNOLET.

LE COMTE.

M'appeler radoteur ! langue de vipère !... Et mon régisseur que je croyais si fidèle... Mais entre ces deux êtres, pires que les crocodiles d'Égypte, j'étais comme dans un camp ennemi ; ma

maison était une embuscade. (*Se jetant dans un fauteuil.*) Aie ! aie ! je ne sais plus où j'en suis.

ERNESTINE.

Mon bon-papa !

LE COMTE.

Et dire que c'est à cette méchante femme que j'avais confié l'éducation de mon Ernestine !... Ma pauvre enfant, pourquoi faut-il que tu n'aies plus ta mère pour veiller sur toi !

ERNESTINE, *regardant Clotilde.*

Ma mère !...

CLOTILDE.

Mais si elle s'était présentée, vous l'auriez chassée.

LE COMTE.

Qu'en sait-elle ? est-elle jamais venue chez moi ? s'est-elle informée de l'éducation que sa fille y recevait ?

CLOTILDE.

Sa confiance en vous...

LE COMTE.

Une véritable mère ne renonce jamais à ses

droits... Institutrice naturelle de son enfant, il n'est pas d'obstacles qui doivent arrêter sa tendresse. Si la mère d'Ernestine, au lieu de passer sa vie dans le monde, fût venue me demander à la voir, à l'embrasser...

ERNESTINE.

Vous lui auriez pardonné... bon-papa?...

LE COMTE.

Je ne dis pas cela... mais sa présence ici aurait prouvé son amour pour toi.

CLOTILDE.

Hélas! depuis qu'elle a été séparée de sa fille, peut-être a-t-elle éprouvé des malheurs qui vous toucheraient, si vous pouviez les connaître?

LE COMTE.

Qu'en savez-vous?

CLOTILDE.

Ah! vous auriez eu pitié de cette malheureuse mère si elle fût venue vous dire : Vous m'avez enlevé ma fille, ma seule consolation depuis la mort de mon mari; j'aurais pu vous la

reprendre, je me suis résignée à être oubliée, maudite peut-être de mon enfant...

LE COMTE.

Clotilde!

CLOTILDE.

Ce n'est pas moi qui parle... c'est la mère d'Ernestine.

LE COMTE.

Eh bien... après ? qu'aurait-elle dit?...

CLOTILDE.

Vous lui eussiez pardonné, vous dis-je, à cette malheureuse mère, si elle eût ajouté : Au risque d'être rebutée par vos valets, j'ai franchi les grilles de votre château, je suis arrivée jusqu'à ma fille; là, j'ai bravé toutes les humiliations pour rester près d'elle. Pour ne pas vous être suspecte, j'ai refoulé dans mon cœur tous les sentiments de tendresse maternelle; j'ai souvent vu des étrangers recevoir les caresses de mon enfant; et moi, pauvre inconnue, le cœur brisé, humiliée à ses yeux, je n'ai pas cherché à les partager! Enfin, de tous mes droits de mère,

je n'en ai gardé qu'un seul : celui de l'aimer et de veiller sur son bonheur.

LE COMTE.

Oh ! s'il en eût été ainsi...

ERNESTINE.

Vous l'auriez aimée !

LE COMTE.

Je ne suis pas un méchant homme.

CLOTILDE.

Eh bien ! mon père ! vous ne me repousserez donc pas ?

LE COMTE.

Vous !... Clotilde !... la femme de mon fils ?...

ERNESTINE.

Ma mère ! la mère de votre Ernestine !...

(Toutes deux tombent à genoux.)

LE COMTE, *les relevant.*

Ah !... dans mes bras !...

CLOTILDE.

Vous me pardonnez donc ?

LE COMTE.

Oui, ma fille.... oui, mes enfants.... mais à une condition: c'est que vous me pardonneriez aussi... Que de vertus j'ai méconnues! Oh! la Poncet avait raison; je n'étais qu'un vieux radoteur!

ERNESTINE.

C'est elle!

SCÈNE XXI.

MADemoiselle PONCET, LE COMTE,
ERNESTINE, CLOTILDE, SIGNOLET.

MADemoiselle PONCET.

Vous m'avez fait demander, monsieur le comte; c'est sans doute pour m'apprendre laquelle doit quitter le château, de moi ou de votre domestique?

LE COMTE, *à part.*

Ma domestique... j'ai peine à me contenir....
Vieux radoteur.

ERNESTINE, *de même.*

Et moi, petite ignorante.

LE COMTE.

Mademoiselle Angélique Poncet, mon choix est déjà fait : ce sera celle qui a écrit cette lettre...

MADÉMOISELLE PONCET.

[Ciel!...]

LE COMTE.

Attendez.... voyons un peu si c'est bien là votre style... (*Lisant.*) Le comte est un vieux radoteur. Radoteur...

CLOTILDE.

Mon père...

LE COMTE.

Qui ne radote pas encore assez pourtant pour garder plus longtemps dans sa maison un serpent comme vous.

CLOTILDE.

Par pitié!...

LE COMTE.

Rendez grâce à madame la baronne de Sur-
villiers de son excès d'indulgence.... Allez!
(*A part.*) Elle sera malheureuse : c'est sa faute.

SIGNOLET, *à mademoiselle Poncet.*

Eh bien ! vous ne me donnez rien pour ma
peine ?

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, EXCEPTÉ MADEMOISELLE PONCET.

CLÔTILDE.

Signolet... prends ce portefeuille... et va le
porter, de la part de M. le comte, à mademoi-
selle Poncet.

LE COMTE.

Elle m'a deviné ! Ah ! vous êtes un ange !
nous ne nous quitterons plus... Puissé-je vous
faire oublier à toutes deux les maux que je vous
ai causés !...

CLOTILDE.

Près de vous et de ma fille, je ne m'en sou-
viens plus.

ENSEMBLE.

AIR de *M. Sana.*

Que le chagrin soit oublié;
Goûtons avec ivresse
Et le bonheur et la richesse,
Au sein de l'amitié.

CLOTILDE, *au public.*

Pour retrouver une image fidèle
De la bonté maternelle, en ce jour,
Sur chaque mère ici j'ai pris modèle
De dévouement, de vertus et d'amour;
Et si chaque enfant du parterre
Est touché par ce noble trait,
C'est qu'en regardant ce portrait
Il a reconnu sa mère.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Que le chagrin, etc.

4 00 62

FIN.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.